

au monde. Puis il partit pour le Poitou, où il avait un fort beau bien ; il lui prit un grand plaisir pour la campagne, un grand dégoût pour Paris, il ne revint plus. Quand Edmond eut vingt ans il le rappela près de lui et ne nous le revoya que quatre ans après. Alors tu étais devenue ma sœur : la mort de ton père t'avait faite la fille du mien ; nous étions toujours ensemble, et tu sais l'effet que tu produisais sur Edmond à la première entrevue, ce fut électrique. Huit jours après, mon père me fit venir dans son cabinet et m'annonça solennellement que l'oncle Bertaud s'était mis en tête de me faire épouser mon cousin. Je dis ni oui ni non, j'étais bien aise de réfléchir. Edmond vint me rejoindre au salon, il se plaça devant moi et me d'un air très-triste, ce qui était peu flatteur pour moi :

—“ Cousine, mon oncle Bertaud veut que je t'épouse.

—“ Je le sais, mon cousin. Après ?

—“ Après, . . . dit Edmond, en caressant son chapeau d'un air passablement embarrassé, c'est que je crains de ne pas t'aimer autant que tu mérites de l'être.

—“ Oh ! je ne suis pas difficile. Après ?

—“ C'est qu'enfin, reprit ton mari avec effort, j'en aime une autre . . . J'aime Lucile.

—“ Bien vrai ? m'écriai-je : eh bien ! tant mieux, car je t'avoue que je n'aime personne, et que je ne t'aime pas plus que les autres : je serais enchantée que tu épouses Lucile.

—“ Oui ; mais, me dit-il, comment faire ? Mon oncle, si je lui désobéis, ne voudra plus me voir. J'ai essayé de mettre ton amour en doute, afin de ne m'engager que conditionnellement ; il m'a affirmé que tu m'aimais, que tu ne pouvais faire autrement que de m'aimer, qu'il n'accepterait pas cette excuse, et que si le mariage ne se faisait pas, il ne me reverrait de la vie.”

—“ Quand je sus cela, je formai un projet fou. Il fallait gagner du temps et préparer l'oncle Bertaud à nos changements de projets. Il ne devait point venir pour le mariage ; je suppliai mon père de se prêter, pour quelques mois seulement, à un innocent stratagème ; tu ne devais rien savoir de tout cela, Lucile : tu épousas mon cousin, et lendemain on écrivit à l'oncle Bertaud que moi, Octavie Lartigues, j'étais devenue sa nièce.

—“ Je te dois donc le bonheur ? dit la jeune femme avec sentiment. Et toi, mon Edmond,

tu as ainsi risqué l'affection de ton second père pour t'unir à Lucile ! Mais aujourd'hui, qu'à faire ?...

—“ Que faire ? reprit Octavie, continuer nos rôles. Laissez venir l'oncle Bertaud, et pendant quelques jours je prendrai le nom de mon cousin ; je jouerai la dame, et tu joueras la demoiselle. Seulement, ne t'avise pas d'être jalouse. Tu te feras bonne et angélique (ce qui te sera facile) vis-à-vis de l'oncle ; moi, je me ferai capricieuse, fantasque et folle (ce qui ne me sera pas impossible), afin de lui déplaire. Et puis après, à la grâce de Dieu, le ciel nous inspirera quelque bon moyen de sortir d'embarras.

—“ Quelle folie ! dit Edmond. Mais tout nous trahira.

—“ Nous prendrons nos précautions. Mon père est en voyage ; je réponds de maman pour se prêter à notre comédie. Je me charge de tout. Notre oncle retrouvera son espionnage d'il y a dix ans, et nous verrons.”

Les deux jeunes époux, après plusieurs observations toutes réfutées victorieusement par la rieuse Octavie, consentirent en tremblant. Huit jours après, on attendait M. Bertaud. Mme Lartigues s'était prêtée d'assez bonne grâce à cette supercherie : les domestiques avaient leur leçon faite ; quelques amis intimes étaient dans le secret, entre autres un certain Gervais, grand ami de collège d'Edmond et qui venait très-souvent chez lui ; les connaissances et les étrangers étaient consignés pour huit jours.

Le soir, Edmond alla recevoir son oncle à la descente de la diligence. Bertaud l'embrassa cordialement, lui adressa vingt questions sur Octavie, sur lui-même, en remêlant toutes ses phrases de recommandations au sujet de ses malles, de ses paquets, ce qui empêchait Edmond de lui répondre. Une heure après, l'oncle et le neveu entraient dans le salon où Mme Lartigues, Octavie et Lucile les attendaient. Bertaud tendit les bras à Octavie, qui vint s'y jeter de fort bonne grâce, et les premiers mots échangés, elle se hâta de lui présenter sa chère Lucile. Bertaud la salua en l'examinant attentivement, et il parut émerveillé de sa jolie figure. Dès ce moment, il se vit l'objet des soins les plus touchants ; les deux amis rivalisaient d'attention. Octavie le faisait asseoir